

composite qui aurait été compilé au XIII^e siècle en Écosse. C'est également à cette région qu'est consacrée la communication de Pénélope Dransart portant sur les cultes de saint Moluag et saint Gerardine.

Le voyage hagiographique qui nous a été proposé s'achève par la Cornouailles, avec une étude de Joanna Mattingly sur le culte des saints avant la Réformation, à partir notamment de l'analyse des vitraux de l'église de Saint-Neot, approche originale qui n'a pas été souvent explorée.

Le recueil se clôt sur une communication de Karen Jankulak, intitulée *Alba Longa dans les pays celtiques ? Porcs, saints et hagiographie celtique*, dans laquelle elle étudie la répartition géographique d'un motif qu'on rencontre dans plusieurs Vies de saints celtiques, mais qui figure déjà dans l'Énéide : la présence d'une truie blanche sur le site où s'élèvera la ville, l'église ou le monastère.

Ce bref examen suffira à convaincre le lecteur de la richesse du contenu du recueil. Même si sa seule unité est celle que peut lui conférer son titre, il permettra au chercheur de faire d'utiles comparaisons et lui ouvrira des pistes intéressantes pour son propre domaine. La bibliographie et l'index qui figurent en fin de volume l'y aideront. L'ouvrage témoigne, en tout cas, que la recherche hagiographique a encore devant elle des lendemains prometteurs.

Bernard TANGUY

Michel DENIS, Claude GESLIN, *La Bretagne des Bleus et des Blancs, 1815-1880*. Editions Ouest-France Université, 2003, 721 p. in-8°.

Enfin ! une histoire du XIX^e siècle en Bretagne : travail réalisé par deux universitaires auxquels les «loisirs» (?) de la retraite ont permis de consacrer de longues heures à la mise au point et à la rédaction d'une synthèse longtemps espérée. Sous l'autorité d'André Chédeville, directeur d'une collection aux Éditions Ouest-France associées à l'Université, le volume prend place entre *L'âge d'or de la Bretagne, 1532-1675* d'Alain Croix (1993) et *La Bretagne de 1939 à nos jours* de Jacqueline Sainclivier (1989). De la Restauration à l'avènement de la III^e République, les auteurs ont pour ambition, comme l'explique Michel Denis dans son introduction, de « préciser les formes et les agents de ces deux phénomènes contraires que sont d'une part l'intégration de la Bretagne à l'ensemble national et d'autre part la résistance des spécificités, avec risque de marginalisation, dans les domaines où l'Occident connaît de grands bouleversements : le domaine politique – alors que s'établit laborieusement la démocratie –, le domaine économique – alors que la nouvelle industrie et l'urbanisation triomphent dans certaines régions et que la terre cesse d'être perçue comme la valeur

suprême – et le domaine culturel – alors que les progrès de la connaissance bousculent toutes les traditions. Et avec justesse, Michel Denis fait remarquer que «en fait bien des choses dépendent davantage des hommes que de la nature, et que la nature elle-même est constamment transformée par l'homme, étant entendu que l'évolution ne dépend pas seulement de ceux qui vivent sur place mais qu'elle résulte aussi des initiatives de ceux qui de loin ont puissance et pouvoir de commandement».

Un tel ouvrage ne peut se résumer. Si les deux auteurs se partagent l'histoire politique, chacun d'eux traite à sa façon les domaines de sa spécialité : l'histoire sociale, religieuse et culturelle est privilégiée par Michel Denis, sans que soit négligé pour autant le développement industriel, économique et urbanistique étudié par Claude Geslin.

À travers le pays légal et le pays réel, Michel Denis analyse avec beaucoup de finesse le clivage Bleus/Blancs réactivé après la chute de l'Empire et l'image d'une Bretagne «noire» au temps de la Restauration, avant de se poser la question de savoir si la Bretagne de la monarchie de Juillet est vraiment «tricolore». La vie politique de 1848 à 1880 est réservée à Claude Geslin qui fait porter son étude surtout sur la marche vers la République, mettant en valeur les oppositions et les événements, révolution de 1848, coup d'État, voyage impérial de 1858, camp de Conlie, Commune. La montée des Républicains et de l'anticléricalisme en Bretagne fut-elle à ce point l'essentiel ? Analysant les événements de 1870-1871, l'auteur prend parti : «Curieuse république à ses débuts qui se prive de la combativité des gardes nationaux parisiens des quartiers populaires par crainte d'une révolution sociale et de l'abnégation et de la bonne volonté de plusieurs dizaines de milliers de volontaires bretons par crainte d'une hypothétique revendication autonomiste ! Il vaut mieux pour elle et pour assurer sa sécurité en passer par un accord avec les ennemis et une paix particulièrement cher payée».

Que n'a-t-on dit des Bretons attardés et sauvages ? Édouard Corbière, journaliste, armateur et président de la chambre de commerce de Morlaix, écrit en parlant de ses fermiers : «Il est honteux que la France ait encore des sauvages» ; un aristocrate breton déplore la situation de l'agriculture «livrée pieds et poings liés à l'ignorance la plus grossière et à la routine, les deux plus terribles ennemis du progrès» ; et le sous-préfet de Quimperlé ose demander en 1831 «pour l'amélioration de la race humaine, quelques-unes de ces primes que nous réservons aux chevaux» ! Et pourtant dès la monarchie de Juillet, à côté de la paroisse multiséculaire et des manifestations religieuses traditionnelles, se crée un nouveau type de lien communautaire, professionnel, le comice, permettant ainsi l'émergence d'une élite paysanne avant même que n'intervienne l'école. La production agricole évolue plus vite et plus nettement que les structures qui lui servent de cadre. Et à la question «société archaïque ou société spécifique ?»

Michel Denis répond : «Une société de petits agriculteurs, possédants ou locataires, qui s'élève peu à peu au-dessus du simple seuil de subsistance sans se renier, en marge de la lecture et de l'écriture de la langue de l'État, est-elle nécessairement attardée ?... Voilà pourquoi il est permis, sans abus de mots, de voir dans les campagnes bretonnes d'avant 1880 une civilisation rurale à son apogée».

J'associerais volontiers la qualité de cette étude sur l'apogée des campagnes bretonnes – qui forme la deuxième partie de l'ouvrage – à celle consacrée à l'épanouissement de la vie religieuse et intellectuelle – qui en constitue la sixième partie. Nous sommes vraiment là devant une réflexion d'historien qui cherche à pénétrer l'âme bretonne et à comprendre le caractère original de la Bretagne en un temps donné, à travers deux chapitres fortement élaborés : *La christianitude bretonne* et *Renaissance bretonne ou construction d'un stéréotype ?*

La christianitude désigne les habitudes de vie fortement imprégnées de christianisme, c'est-à-dire la traduction en acte d'un fort sentiment religieux au sein d'une société presque unanime, dans laquelle l'encadrement sacerdotal est fondamental : évêques, curés et recteurs exerçant leur «métier» avec assiduité et autorité, congrégations religieuses reconstituées et floraison de nouvelles congrégations féminines, création originale en faveur de l'enseignement primaire des frères de l'Instruction chrétienne, des frères de Saint-Gabriel, des sœurs de la Providence, voire engagement des Bretons dans les missions d'outre-mer. Querelles doctrinales, recherche intellectuelle, victoire de l'ultramontisme, pastorale démonstrative avec ses pardons et pèlerinages, constructions de nouvelles églises constituent autant d'aspects de cette *christianitude*.

L'entrée dans la modernité culturelle est soumise à une multitude d'initiatives qui favorisent la francisation : acculturation par les instituteurs normaliens, et les ingénieurs et savants, pénétration du «goût français», ouverture des esprits par le développement de la presse politique. Mais qu'en est-il des enseignements secondaire et supérieur ? Cette aspiration à la modernisation n'entre pas nécessairement en contradiction avec l'exaltation de ses particularités, la fierté retrouvée de la langue, l'apparition d'une école littéraire bretonne (parution du *Barzaz Breiz* en 1839), l'engouement pour l'histoire et les débats entre Blancs et Bleus sur l'héritage celte ou romain, débats mis en lumière par Jean-Yves Guiomar dans sa thèse sur *Le bretonisme, les historiens bretons au XIX^e siècle* publiée par notre Société en 1987. C'est une fois disparue comme entité politique que l'ancienne province se constitue comme objet culturel : «l'invention» de la Bretagne est à la fois la mise au jour de caractéristiques précédemment enfouies ou négligées, mais aussi pour une part non négligeable un pur produit de l'imagination avec amplification et exacerbation de certains clichés, particulièrement l'archaïsme et l'exotisme.

Les quatrième et cinquième parties de l'ouvrage, rédigées par Claude Geslin, sont riches en détails sur les différentes activités industrielles de la Bretagne : canaux, routes, chemin de fer, forges, fonderies, constructions navales, mines, ports, phares et balises, conserveries, arsenaux, carrières, travaux publics ; riches également sur les transformations urbaines et les premiers pas du mouvement ouvrier, à tendances républicaines, encore peu développé et concentré dans les villes, domaine cher à l'auteur. La lecture de ces chapitres, caractérisés par l'abondance de dates et de chiffres, eut été facilitée par l'inclusion de quelques graphiques (par exemple pour la population, p. 466) et surtout de cartes (par exemple pour la production des toiles, p. 346, pour l'implantation des forges, p. 364-370, et des carrières, p. 437-441), particulièrement de cartes des principales villes permettant de situer les lieux-dits, les monuments et les rues citées (par exemple pour Brest, p. 404 et 434, pour Rennes, p. 515, pour Nantes, p. 519 et 529, pour Quimper, p. 530).

Quelques erreurs sont à signaler ici ou là. A propos des forges de Hennebont et du haras de Langonnet (p. 374), ce dernier n'était pas la propriété des pères du Saint-Esprit. En réalité, la compagnie des forges avait acquis en 1825 l'ancienne abbaye de la Joie à Hennebont de la veuve de Noël Hébert qui l'avait achetée comme bien national en 1792. La compagnie mise en faillite, ses biens furent saisis en 1839 et adjugés ensuite à la congrégation du Saint-Esprit. Par décret du 10 novembre 1856, la congrégation échangea avec l'État l'ancienne abbaye de la Joie contre l'ancienne abbaye de Langonnet, le haras impérial de Langonnet s'installant en 1857 à Hennebont, et les pères du Saint-Esprit à Langonnet. A propos de Dinard et de Mrs Hugues Halett (p. 456), cette dernière étant née en 1833 n'a pu s'installer à Dinard en 1823 ; par ailleurs la paroisse de Saint-Énogat date des origines et non de 1858, date à laquelle fut inaugurée la nouvelle église de Dinard au-dessus de la plage du prieuré. On peut noter également : que l'amiral Charner fut bien nommé sénateur en 1862 (p. 230) et non en 1852 (p. 231), que Baron du Taya n'était pas baron (p. 351) et que ce nom est porté par une famille notable de Quintin, représentée au XIX^e siècle par François (1782-1865), conseiller général et propriétaire des forges du Pas, Aimé-Rodolphe (1783-1850) son frère, conseiller à la Cour et agronome, et Rodolphe (1817-1880), fils de François, directeur du haras de Lamballe en 1850-1852 et chargé de la réorganisation des haras nationaux en 1874 ; que Saint-Malo, et non Saint-Servan, possède une ville close (p. 493) ; qu'à Nantes la préfecture est installée dans l'ancienne chambre des comptes de la province de Bretagne et non dans une direction inexistante des finances (p. 521) ; que Dinan, et non Dinard, est entouré de remparts (p. 530)...

Malgré ces réserves, je tiens à souligner la qualité et l'intérêt de cet ouvrage consacré à la Bretagne au XIX^e siècle et la richesse des informa-

tions et des réflexions qu'il renferme. Il faut souhaiter que paraissent prochainement les volumes manquants de la collection pour les périodes 1675-1789, 1789-1815 et 1880-1939.

Jacques CHARPY